

PAYET (JOSEPH-EUPHÉMIE)

Châlons 1855-1858

Notre Société, dans la personne de Joseph-Euphémie Payet, vient de perdre un des membres qui lui faisaient le plus d'honneur, en portant à l'Étranger (en Italie) très honorablement, on peut le dire, le drapeau des Anciens Élèves des Arts et Métiers.

Le 27 juin dernier, toute la Colonie française à Rome ayant à sa tête le personnel de l'ambassade accompagnait au cimetière le corps de notre regretté Camarade, lequel était aussi le trésorier du Cercle Français dont il était l'un des fondateurs.

Les liens d'une amitié qui naquit sur les bancs de l'école et plus tard cimentée par l'union de nos deux enfants me font le douloureux devoir de retracer ici les faits principaux de la vie de ce bon entre les bons, de ce modeste entre les modestes, de ce travailleur infatigable qui fut mon ami.

Né à l'île Bourbon le 2 octobre 1838, orphelin dès son enfance, Payet, ayant manifesté à l'école primaire des qualités vraiment exceptionnelles, fut pour ainsi dire désigné d'office et envoyé en France, comme boursier, dans une école. Il faut dire qu'il avait excellemment passé deux examens : un pour

l'école vétérinaire d'Alfort, où il avait été reçu premier, et un pour l'École d'Arts et Métiers, et les autorités de Bourbon, en l'envoyant en France, ne savaient guère où il serait admis; mais, comme il était trop jeune de quelques mois pour Alfort, les hasards administratifs aidant, il fut envoyé à l'École de Châlons.

Le jeune orphelin venait de faire seul le voyage de Bourbon en France en doublant le cap de Bonne-Espérance, car à cette époque la route de Suez n'était point ouverte. On comprend aisément combien un voyage aussi long et pénible que celui qu'il venait d'accomplir avait impressionné l'esprit d'un jeune homme intelligent, et combien aussi nous étions curieux de lui entendre raconter les péripéties d'une traversée qui avait duré près de six mois. Entré comme je l'ai dit plus haut à l'École de Châlons, il fit partie de la promotion 1855-58, et son intelligence solide soutenue par un travail assidu ne tarda pas à le faire classer parmi les premiers de sa promotion (il sortit dans les dix ou quinze premiers). A la sortie de l'École, il fut tout de suite employé comme dessinateur dans la maison de construction de voitures et wagons Gargan et C^{ie}, à Paris, où il resta quelque temps, puis il fut également employé en la même qualité à la Compagnie Parisienne du gaz où, aimé de ses camarades et estimé de ses chefs (l'un d'eux il y a quelques jours m'en parlait encore tout ému), il resta plusieurs années.

Il avait trouvé l'industrie qui lui convenait, et c'est vers cette époque qu'il épousa la digne compagne qui le pleure aujourd'hui.

Peu de temps après, il fut recherché et il accepta la direction d'une petite usine à gaz qu'il dirigea jusqu'en 1875. C'est à cette époque que, par l'intermédiaire de ses Camarades d'École, des offres lui étant faites pour occuper la place d'ingénieur en chef de la Compagnie pour l'éclairage de la ville de Rome, il accepta de s'expatrier encore une fois, et j'emploie à dessein cette expression, car nous qui n'avons jamais perdu de vue ce bon et dévoué Camarade, nous avons pu constater combien en France il regrettait le sol natal et combien, en Italie, il pensait au beau pays de France! Quoi qu'il en soit et le travail aidant, il oubliait ce qui eût été sa joie pour ne s'occuper que de l'accomplissement de ses devoirs, et l'on peut dire qu'il n'y faillit jamais. Ceux de nos Camarades qui sont allés à Rome et ont eu recours à ses bons offices n'ont certes pas oublié son obligeance et son aménité.

C'est après avoir remanié de fond en comble la conduite de gaz de la ville, construit des usines répondant aux besoins croissants d'une grande capitale en voie d'accroissements considérables, et qu'il venait d'étudier et construire de vastes bâtiments pour la production de l'électricité que la mort vint le surprendre, alors que sa famille avait encore si grand besoin de son appui et qu'il pouvait espérer non encore le repos, mais du moins jouir du

plaisir de voir son œuvre achevée, autant qu'il est permis à un ingénieur de le dire à notre époque.

Cette joie lui a été refusée; il est parti avant l'heure, emportant la joie d'une famille dont il était adoré et universellement regretté de tous ceux qui ont eu l'occasion d'apprécier l'homme juste et bon qu'il était.

Que ces quelques lignes, hommage d'un ami sincère, restent et soient l'écho de ce que tous ses amis pouvaient penser de notre Camarade, c'est le vœu le plus cher de celui qui écrit ces lignes; puissent-elles aussi contribuer, dans une mesure bien faible, hélas! à adoucir la peine de la nombreuse famille qu'il a laissée ici-bas.

G. PEIGNOT,
(Châl. 1855.)

L'Agent de la Société, Gérant,
PROSPER MARTIN.